

Jean d'Espagnet, *La philosophie naturelle rétablie en sa pureté suivi de l'ouvrage secret de la philosophie d'Hermès* (Didier Kahn, éd.). Grez-Doiceau: Beya 2007. xxxvi + 192 p. ISBN 978-2960057515.

Dans la préface de son édition, Didier Kahn montre bien que dans les années 1650, les traités de physique et d'alchimie de Jean d'Espagnet avaient une grande notoriété. Traduits en plusieurs langues et réimprimés dans plusieurs bibliothèques chimiques, dont celle de Manget, les deux traités de philosophie naturelle et hermétique de ce magistrat membre du Grand Conseil de Henri IV et de Louis XIII témoignent d'une tendance dans la tradition doctrinale à l'époque.

En effet, le propos du traité de *La philosophie naturelle* semble dirigé avant tout contre Aristote, ainsi que le prétend le traducteur français de 1651, Jean Bachou: 'mais en ce qui est de la physique, il faut avouer que l'ayant voulu faire cadrer à ses imaginations sans s'arrêter à l'expérience, il [Aristote] y a inséré beaucoup de choses erronées' (p. 14). Or, le plus surprenant est de constater une rémanence de multiples aspects de la physique aristotélicienne qui concernent le traité de l'avocat bordelais.

En effet, la lecture des 245 canons de ce traité de philosophie naturelle montre une grande dépendance de ce contemporain de Descartes envers le Philosophe antique. Didier Kahn souligne cette dépendance non annoncée: '... comme y invite d'ailleurs l'œuvre même de Jean d'Espagnet: la philosophie naturelle d'Aristote continua à jouir jusqu'au milieu du XVII<sup>e</sup> siècle—et au-delà—de l'immense prestige qui était le sien depuis le Milieu du Moyen Âge' (p. xx).

Le traité de philosophie naturelle de d'Espagnet s'inscrit, dès le départ, à l'intérieur de la métaphysique hylémorphique formulée par Aristote: 'La matière et la forme sont les deux anciens principes des choses' (canon 22, p. 27). Deuxièmement, cet hylémorphisme orthodoxe composé d'une matière première et d'une forme universelle constitue un 'mariage indissoluble' (canon 220, p. 107) car la matière première 'a passé dans les éléments, et dans les choses qui en sont composées ... et n'en peut aucunement être séparée' (canon 48, p. 37). Ce qui correspond exactement à la définition de la matière première par Aristote dans son traité sur la génération et la corruption (322b1 et 329a24). La matière n'est ni séparée ni séparable. Donc, il n'est pas question pour l'alchimiste de pouvoir séparer cette matière première de sa forme substantielle actuelle pour lui en redonner une autre; opération scientifique de transmutation artificielle évoquée par plusieurs scientifiques médiévaux et jugée quasi-impossible autant par Avicenne qu'Albert le Grand. Ce qui inva-

lide quasiment toute tentative de transmutation provoquée et par là, la moitié de l'alchimie. Mais curieusement, les canons de Jean d'Espagnet affirmant l'inséparabilité de la matière première demeurent silencieux sur la fâcheuse conséquence. En compensation, le physicien de la cour garnit l'hylémorphisme aristotélicien d'un troisième principe qui relie les deux autres: l'humide radical (canon 223, p. 108). Cet humide radical est donc une 'substance immortelle ... fondement du monde matériel, et le levain de son immortalité' (canon 220, p. 107). Ce même humide radical est identifié par ailleurs à la quintessence que d'Espagnet nomme aussi le 'sel de la nature' (canon 114, p. 61). Cette triade métaphysique de l'univers sensible n'est ici qu'une métaphore isolée de son origine paracelsienne et mise au service de l'hylémorphisme antique, car nous rencontrons plus loin dans le texte de d'Espagnet un autre sel qui, avec le soufre et le mercure, forme les "seconds éléments" engendrés par la combinaison des premiers éléments: le mercure est engendré du mélange de la terre, et de l'eau, etc. L'humide radical, 'lien de la matière et de la forme' (canon 223, p. 108), constitue donc une sorte d'humeur des choses alors que les éléments constitueraient l'autre humeur de chaque mixte (canon 216, p. 105). Bref, l'hylémorphisme est altéré d'un troisième principe ontologique, l'humide radical, qu'il ne faut pas confondre avec un sel, un mercure et un soufre élémentaires de seconde génération. Cet hylémorphisme vitaliste et cette duplication de niveaux élémentaires ne sont pas sans amener d'autres problèmes de cohérence doctrinale.

Car Jean d'Espagnet emprunte aussi à Aristote son élémentarisme quaternaire constitutif de la physique occidentale. Dans cette mécanique antique, le traitement de la transformation des éléments les uns dans les autres par d'Espagnet pose un autre problème rencontré souvent en histoire des sciences. En effet, il est indéniable que la transformation des éléments entre eux fait partie intégrante de la physique d'Aristote. Ce dernier explique dans le deuxième livre de son traité sur la génération et la corruption comment les éléments se transforment effectivement les uns dans les autres selon trois modes mécaniques bien précis. À la base de ces trois modes réside le modèle théorique des qualités communes permettant à un élément de se convertir en un autre. Aristote nomme ces qualités communes les 'tessères' (331a24, traduction J. Tricot). Chacun des quatre éléments ayant une qualité commune avec deux autres éléments, la transformation d'un élément en un autre peut se faire selon l'un des trois modes plus ou moins directs: 'Il est vrai que le feu peut aussi se changer en eau et l'air en terre, et inversement, l'eau et la terre peuvent devenir de l'air et du feu' (331b4, trad. C. Mugler). Il faut noter que cette transformation radicale de la matière est toujours nommée "transmutatio" dans la tradition

médiévale latine du *De generatione et corruptione* qui a connu plusieurs traductions manuscrites passablement répandues.

Comment se fait-il alors que cette souplesse qualitative purement mécanique du monde physique soit disparue dans la philosophie naturelle de d'Espagnet qui, au contraire, explique dans le détail que 'la terre et l'eau ne se convertissent point l'un en l'autre' (canon 125, p. 67)? Comme si le physicien moderne n'avait pas connu le célèbre traité d'Aristote sur la transmutation naturelle des éléments dans les processus de génération et de corruption. Pourtant, dès son canon 46 (p. 36), le physicien moderne du XVII<sup>e</sup> siècle définit la corruption comme cause instrumentale nécessaire de la génération. Comment la démonstration de la transmutation naturelle des éléments par leurs tessères pouvait-elle échapper à un auteur qui cherchait 'la dissolution chimique des métaux, et dans la création de la pierre, et du secret philosophal' (canon 69, p. 46), sinon du simple fait qu'il ne connaissait pas la mécanique de la transmutation naturelle exposée par le Philosophe.

À la rémanence de l'hylémorphisme antique dans son système moderne qui prétend le dépasser, semble donc s'ajouter chez d'Espagnet une régression de l'élémentarisme. Et ceci, malgré l'addition d'une combinaison des éléments produisant une seconde génération élémentaire: sel, soufre et mercure étant issus d'un mélange d'air, d'eau et de terre (canon 151, p. 79). L'absence totale des tessères dans la physique du bordelais indique un appauvrissement scientifique qui complique plus qu'il explique la transmutation si chère aux alchimistes.

*L'ouvrage secret de la philosophie d'Hermès*, le second traité connu de d'Espagnet, a pour objectif d'exposer 'la science de faire la pierre philosophale' (canon 3, p. 127). Curieusement, dès le début de l'ouvrage, l'auteur semble vouer la quête de l'alchimiste à l'échec s'il ne trouve 'un bon guide, un fidèle précepteur' (canon 6, p. 129). S'ensuit une liste des autorités à lire parmi les Anciens qui pourraient aider l'apprenti: Hermès lui-même, Morienus, Lulle, Senior voire l'"Abraham Juif dans Flamel" (sic). Alors que le premier traité de d'Espagnet avait pour objet la mécanique de la transformation perpétuelle de la Nature, le second traité a pour objet la fabrication artificielle de la pierre philosophale et de l'élixir par l'adepte. Les métaphores pleuvent: les "écorces" des choses, la fontaine et son dragon gardien, la vierge ailée, l'aigle et le lion remplacent désormais les principes hylémorphiques et les éléments. Et ici, ce qui semblait impossible dans le premier traité, est ici revendiqué comme nécessaire: 'car il faut que la matière de la pierre passe d'une nature en une autre' (canon 75, p. 151).

La description des vaisseaux nécessaires à la fabrication de la pierre est sommaire et imprécise. L'auteur décrit l'alambic et la cucurbite en termes ambigus;

il identifie mal le chapiteau du vaisseau et ne parle pas du col de cygne ou du récipient (canon 110, p. 163). D'où la vraisemblance du jugement d'Étienne d'Espagnet qui aurait confié à un chirurgien 'que son père ne connaissait rien à l'alchimie et que son traité sur la *Physique restituée* s'appuyait sur de pures spéculations théoriques' (préface de D. Kahn, p. xvii).

L'utilité de prendre connaissance des spéculations du physicien bordelais est double: on observe une rémanence de l'hylémorphisme d'Aristote en plein XVII<sup>e</sup> siècle et ce, malgré une transgression annoncée de son autorité, de même qu'on peut constater une régression majeure de la mécanique élémentariste, malgré la recherche avouée d'une voie de transmutation des substances dans le laboratoire.

*Claude Gagnon*